



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand
Jacques VIDAL-NAQUET (BnF)

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de
Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques
(CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de
l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance
(AFRELOCE)

Jeudi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

Romans de guerre pour la jeunesse à travers un roman pour enfants allemands de 1916

Hans-Heino Ewers

(Université Johann Wolfgang Goethe, Francfort, Allemagne)

« *Romans allemands pour enfants durant la Première Guerre mondiale (1915-1918) : comment les
enfants ont été traumatisés par la guerre* »

« *...rester impassible alors que le cœur éclate de douleur* » - réflexions sur le roman autrichien pour
enfants de Hulda Micals « *Wie Julchen den Krieg erlebte* » (« *La vie de Julchen pendant la guerre* »)
1916

Lors des recherches effectuées pour ma 3^{ème} anthologie de la littérature de jeunesse à la charnière entre
le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle¹, j'ai découvert un livre autrichien sur lequel j'ai travaillé à plusieurs reprises
depuis.

¹ Hans-Heino Ewers en collaboration avec Myriam Mieles: *Kinder- und Jugendliteratur. Von der Gründerzeit bis zum Ersten Weltkrieg*. Stuttgart: Reclam 1994



Le roman pour enfants de Hulda Micals (1875-1957) « Wie Julchen den Krieg erlebte » (« La vie de Julchen pendant la guerre ») a paru en 1916 à la maison d'éditions spécialiste des sciences de l'éducation A. Hasse. C'était le 4^{ème} volume de la collection « Schwarzgelbe Bändchen », l'une des différentes collections de l'Office Patriotique pour la Culture « Österreichs Ruhmeshalle » publiées par le Prof. Anton Herget. L'année précédente avait paru à Leipzig le livre pour enfants « Was der kleine Will vom Weltkrieg sah und hörte. Geschichten und Stimmungen aus großer Zeit » (Le petit Will pendant la guerre mondiale – Impressions et histoires d'une grande époque) de Ernst Lorenzen (1876-1954) ; Le 4^{ème} volume de la collection Nesthäkchen, « Nesthäkchen und der Weltkrieg. Eine Erzählung für Mädchen von 8-12 Jahren » de Else Ury (1877-1943) (Chouchou et la guerre mondiale – Histoire pour filles de 8 à 12 ans) parut –probablement- l'année suivante. Ce sont 3 livres pour enfants sur la vie quotidienne pendant les premières années de la guerre ; il en existe certainement d'autres. Aucune des œuvres citées ne prend une position critique par rapport à la guerre ; dans les romans pour enfants prévaut au contraire l'enthousiasme pour la guerre qui imprègne la vie de la famille et des enfants. On peut tout à fait les situer dans la continuité de la mobilisation mentale à laquelle la littérature de jeunesse avait contribué bien avant 1914². Cependant le roman de Hulda Micals m'intéresse pour une autre raison : Il révèle comme aucun autre les angoisses, les bouleversements et les traumatismes des civils qui ne sont pas au front.

Les titres des livres cités révèlent une tendance de la littérature de jeunesse qui est apparue à la charnière entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle et a été nommée « Littérature dans la perspective enfantine ». Selon la célèbre formule de Heinrich Wolgast en 1910, l'auteur « prend le point de vue de l'enfant ; l'état d'âme, les convictions et le langage enfantins donnent sa forme à l'œuvre littéraire. Il ne s'abaisse pas au niveau de l'enfant, mais est mentalement enfant avec l'enfant »³. Ce type de narration est-il apte à décrire un monde enfantin sur lequel pèse lourdement la guerre et ses horribles conséquences ? Est-il possible de décrire de façon adéquate la vie quotidienne en temps de guerre du point de vue de l'enfant ?

Dans ce roman sur lequel je me penche plus précisément ici, Hulda Mical n'adopte que partiellement le principe de la « littérature dans la perspective enfantine ». A plusieurs reprises elle montre clairement que l'héroïne Julchen Waldbauer, la petite écolière, n'est pas en mesure d'appréhender ou de comprendre véritablement les événements ; ainsi à côté de celle de l'enfant, une autre perspective est nécessaire pour décrire précisément la vie quotidienne pendant la guerre et surtout pour la faire comprendre aux jeunes lecteurs. Ce n'est pas une narration à la première personne, l'enfant, mais à la troisième personne, qui passe sans cesse d'une narration auctorielle à une narration personnelle. Par la narration auctorielle nous apprenons ce qu'il se passe autour de Julchen, par la narration personnelle comment elle le perçoit. Prenons par exemple le début du deuxième chapitre « L'adieu » : après les déclarations de guerre réciproques en juillet-août 1914 la vie à St Pölten change profondément : « depuis l'appel de l'empereur à son peuple, la ville était comme métamorphosée. Les drapeaux multicolores flottaient aux maisons » (p. 35)⁴. Suit un tableau de six pages d'une ville autrichienne sous le signe de la mobilisation (pp. 35-40) présenté par une narratrice omnisciente qui a une vue globale des événements. Dans la mesure où il est question de perceptions, ce ne sont pas celles de la protagoniste mais celles d'un « on » anonyme : « on pouvait voir parmi les recrues les personnages les plus étranges. On voyait des pantalons qui arrivaient à peine aux chevilles..(pp. 38ss.)

Ce n'est qu'à la fin du tableau que la protagoniste entre en scène : « pour l'âme sensible de Julchen tout était excitation. Elle voyait et entendait tant et tant de choses qui, même si elle ne les comprenait pas

² Schenda Rudolf

³ Wolgast, Heinrich: Das Elend unserer Jugendliteratur. Ein Beitrag zur künstlerischen Erziehung der Jugend. 4. Ed. Hamburg; Leipzig: Wunderlich 1910, p.245

⁴ Les citations sont prises dans la 1ère édition. Hulda Mical: Wie Julchen den Krieg erlebte. Illustration de Marie Grengg. Prague, Vienne, Leipzig: A.Hasse 1916



toutes, l'impressionnaient fortement » (p. 40). Ce n'est pas encore une narration personnelle. L'auteure ne nous fait pas directement participer au vécu de l'enfant ; elle parle plutôt de ses perceptions et sentiments, fait en quelque sorte un psycho-récit auctorial. Dans d'autres passages le texte se rapproche cependant de la narration personnelle, on peut considérer que certaines phrases sont en discours indirect libre : « au début Julchen n'avait pas pu s'habituer à voir son père en soldat tant elle était fière que son père porte l'uniforme de l'empereur. Il était singulièrement étranger – elle en était toute intimidée » (p. 42).

Dans cette dernière phrase le récit de la narratrice semble passer au discours indirect libre, ce qui est sans équivoque quelques lignes plus loin : « Oh, qu'elle aimait son père ! Comme elle se sentait en sécurité en sa présence ! Quand le père était là, elle ne risquait rien. Même s'il faisait très noir. Même les plus gros chiens ne lui faisaient plus peur quand elle était avec son père » (ibid.). Un autre exemple du changement de mode narratif se trouve dans le premier chapitre « Comment la guerre éclata ». Julchen assiste à une parade militaire avec sa mère : « Ce qu'il y en avait de choses à voir et à entendre aujourd'hui ! Yeux et oreilles ne lui suffisaient pas. Que les soldats étaient drôles - tous avaient un petit bouquet au képi » (p. 26)

Ce qui mérite d'être noté est que, dans le roman de Hulda Mical, la double perspective narrative n'est pas en premier lieu didactique mais biographique. L'alternance entre la narration auctorielle et personnelle est bien connue dans les œuvres de la fin du XIX^{ème} siècle – par exemple dans la série des Berni de Heinrich Scharrelmann⁵ ; les passages auctoriels transmettent ici un savoir que les enfants ne peuvent acquérir qu'avec l'aide d'un adulte. La transmission de savoir joue aussi un rôle chez Mical. Cependant la narratrice omnisciente est, dans certains passages, aussi touchée et remuée que l'enfant protagoniste, si bien que l'on a l'impression que quelqu'un intervient pour raisons personnelles. Selon toute apparence la narratrice adulte, elle aussi, est en train de surmonter des événements bouleversants. En tous cas elle doit se rassurer ça et là elle-même – par exemple devant les « larmes d'adieu » des recrues : « mais bon, puisqu'il le fallait, ils partaient tous joyeux se battre pour la chose juste et pour le sol ancestral de la patrie » (p. 36).

Ceci est confirmé dans la préface qu'elle adresse « à mes grands lecteurs » (souligné dans le texte) où elle avoue sans ambages qu'il s'agit dans ce livre, en fait, de sa propre expérience, des impressions qui l'ont assaillie, elle, l'écolière de St Pölten, la première année de la guerre : « Mon livre est né à une époque où les impressions de la guerre m'assaillaient avec force » (p. 7). De fait, de nombreux détails montrent que ce livre pour enfants se base sur le vécu personnel de l'auteure et sert à le surmonter. Le peu de temps passé depuis ses propres bouleversements est peut être la raison pour laquelle la narratrice adulte prend tant de place pour manifester ses propres sentiments et perd de vue de temps à autre sa protagoniste enfant. Il est indéniable que ce livre sert aussi, sinon surtout, à assumer ses propres traumatismes et à surmonter une crise existentielle.

Mais pourquoi surmonter ces traumatismes à l'aide d'un livre pour enfants ? Pourquoi l'auteure a-t-elle créé un personnage enfant et parlé du vécu de cette fillette plutôt que du sien propre ? Ici aussi la préface fournit une réponse : « Les impressions de la guerre m'assaillaient avec une force qui égalait presque la force élémentaire des événements vécus dans l'enfance » (ibid.) et plus loin : « je me suis alors posé la question « dans quel infini tout cela déferle-t-il sur l'âme de l'enfant ? ». Les impressions laissées par la guerre ont tellement bouleversé la jeune femme et l'ont mise dans un tel état d'impuissance et de dépendance qu'elle se sentait redevenue enfant. On peut parler de vécu traumatisant qui tend à décomposer la personnalité adulte et auquel le moi menacé ne peut échapper que par une scission. La profession de l'auteure joue certainement un rôle ; institutrice, elle a sûrement observé comment ses élèves réagissaient aux événements⁶. Mais nous pouvons partir de l'hypothèse que l'héroïne de ce roman est en premier lieu une personnalité dissociée de l'auteure qui a projeté sur ce personnage ses angoisses et ses sentiments d'impuissance et s'en est ainsi libéré.

⁵ Cf. Ewers 1994, pp.296 ss. Et 312 ss.

⁶ Je ne dispose d'aucunes informations sur la situation de famille de l'auteure



Dans des situations menaçantes les enfants ressentent leur impuissance plus que les adultes ; elle est aussi moins choquante pour eux que pour les adultes qui la ressentent comme faiblesse coupable. Seule une fillette à qui notre culture concède qu'elle soit sensible et craintive pouvait être prise en considération pour une telle dissociation. Les garçons au contraire sont de parfaits spécialistes du refoulement ; le petit frère de Julchen, enthousiaste de la guerre, en est un bon exemple. Le passage suivant qui est sans doute l'un des grands moments de ce roman montre à quelles impressions bouleversantes et traumatisantes nous avons à faire. Quand Julchen réalise enfin « que la guerre mondiale avait éclaté, elle eut l'impression que le monde s'était arrêté – que le ciel arrêta d'être bleu, le soleil arrêta de briller, la pluie de tomber – il n'y aurait plus d'école, plus d'église, tous les magasins seraient fermés, tout serait muet. Tout emporté par l'Enorme, le Terrible, l'Inconcevable qui allait lui prendre son père. Un instant elle resta comme pétrifiée puis un fleuve de larmes bienfaisant jaillit de ses yeux et de violents sanglots secouèrent tout son petit corps. Elle avait l'impression de continuer à pleurer pour l'Eternité » (pp. 31 ss.). Ce sont là les sentiments de l'auteure.

De telles dissociations peuvent aboutir à un refoulement complet des parties du Moi concernées et à une dégradation de la personnalité. Cela ne semble pas être le cas de Hulda Mical. Elle ne dépose pas simplement ses angoisses dans la fillette Julchen ; elle peut leur porter attention sans craindre d'en être à nouveau submergée puisque ce ne sont pas les siennes mais celles d'une fillette de cours préparatoire. Il s'agit d'une scission positive qui aboutit à surmonter les traumatismes vécus. Mais adopter complètement la perspective de Julchen semble être encore trop risqué, ce qui explique l'alternance du mode narratif, le changement continu entre proximité et distance. La narratrice est pleine de sollicitude et de tendresse envers l'enfant, personnage principal. Elle reconforte plusieurs fois Julchen et l'encourage. Un exemple : la fille d'ouvriers a honte parce que la mère ne peut pas payer les livres et les cahiers d'école. « Maintenant elle était aussi un enfant pauvre – comme cela pesait ! ». Et la narratrice ne se retient plus : « Julerl, pauvre petite sottie – tu te tracasses pour rien ! La pauvreté n'est pas une honte – tes livres et tes cahiers, ton père les gagne dix mille fois sur le champ de bataille [...] Julerl dépêche-toi d'oublier ce chagrin » (pp. 61ss.). Si le personnage de Julchen est une dissociation, l'auteure se reconforte ici elle-même. Elle ne cherche rien d'autre que calmer ses propres angoisses. Leur scission et leur projection sur un enfant peuvent être considérées comme une autothérapie – bien sûr inconsciente-, comme une forme singulière d'assumer un traumatisme.

Même si Julchen et la narratrice sont toutes deux inquiètes et angoissées, l'adulte, elle, peut traiter les événements d'une autre manière : la narratrice semble calme, elle sait ordonner et évaluer les événements. Même si elle montre ses sentiments et laisse deviner une certaine irritation, elle ne craint plus d'être submergée par ses émotions. Elle semble psychologiquement stable car elle a reporté la plupart de ses angoisses sur Julchen. L'auteure, sous les traits de la narratrice, est une personne qui a surmonté des angoisses profondes mais en reste marquée ; en écrivant ce livre elle est en train de s'en délivrer.

Je pense que l'auteure apparaît également à travers un autre personnage du texte. Sous les traits de l'institutrice de Julchen, Hulda Mical semble se représenter elle-même dans sa propre profession. Les événements ne semblent pas affecter le moins du monde ce personnage. Elle sait calmer les enfants, répondre à leurs questions, proposer toutes sortes d'activités de soutien aux soldats du front et aux blessés soignés dans les hôpitaux locaux. Elle est plus sévère et moins compatissante envers Julchen que la narratrice. Je ne peux m'empêcher de penser que Hulda Mical a créé l'institutrice telle qu'elle-même aurait aimé être. Il est probable qu'elle ne s'est pas comportée autrement pendant la première année de la guerre ; elle a dû bien jouer son rôle d'institutrice mais elle aurait aimé être non seulement extérieurement, mais aussi au plus profond d'elle-même, aussi solide que l'institutrice idéale qu'elle met en scène. La mère de Julchen en revanche est plus concernée et bouleversée par la guerre, ce qui lui vaut la compassion et le réconfort de la narratrice : « la pauvre mère était entre deux enfants en pleurs, le cœur gros de douleur et devait être le soutien de trois êtres humains – refouler ses propres soucis, rester impassible, alors que le cœur éclate de douleur, être forte alors qu'elle tombe de



faiblesse, relever les autres alors qu'elle-même est brisée – pauvre madame Waldbauer ! Une tâche surhumaine l'attendait ! (pp. 32 ss.)

Ecrire un roman pour enfants dans une intention thérapeutique, déposer ses propres angoisses dans un personnage d'enfant – cela ne correspond pas bien aux idées courantes sur la littérature de jeunesse. Des enfants angoissés comme Julchen ne sont pas attirants ; ils sont plutôt une menace pour la stabilité psychique des adultes qui – à tort – attendent quelque chose d'édifiant des livres pour enfants. Hulda Mical semble l'avoir ressenti ; aussi laisse-t-elle entrevoir au lecteur adulte la description d'une enfance insouciance: elle veut « offrir aux grands un reflet du pays des merveilles où ils ont eux aussi vécu » (p. 7), écrit-elle dans la préface. L'auteure s'efforce de présenter son héroïne non seulement en enfant de la guerre mais aussi en fillette normale, qui satisfait aux idées romantiques sur l'enfance. Le romantisme de l'enfance réussit le mieux à Noël, période pleine de magie qui fait briller les yeux des enfants (p. 114). Ici la narratrice devient philosophe : « le rapport intime de l'être humain au surnaturel reste pleinement sauvegardé chez l'enfant. Si tant est que le développement de chaque individu esquisse à grands traits le devenir de l'humanité » (p. 113)

Traduit par : Michèle Küchemann